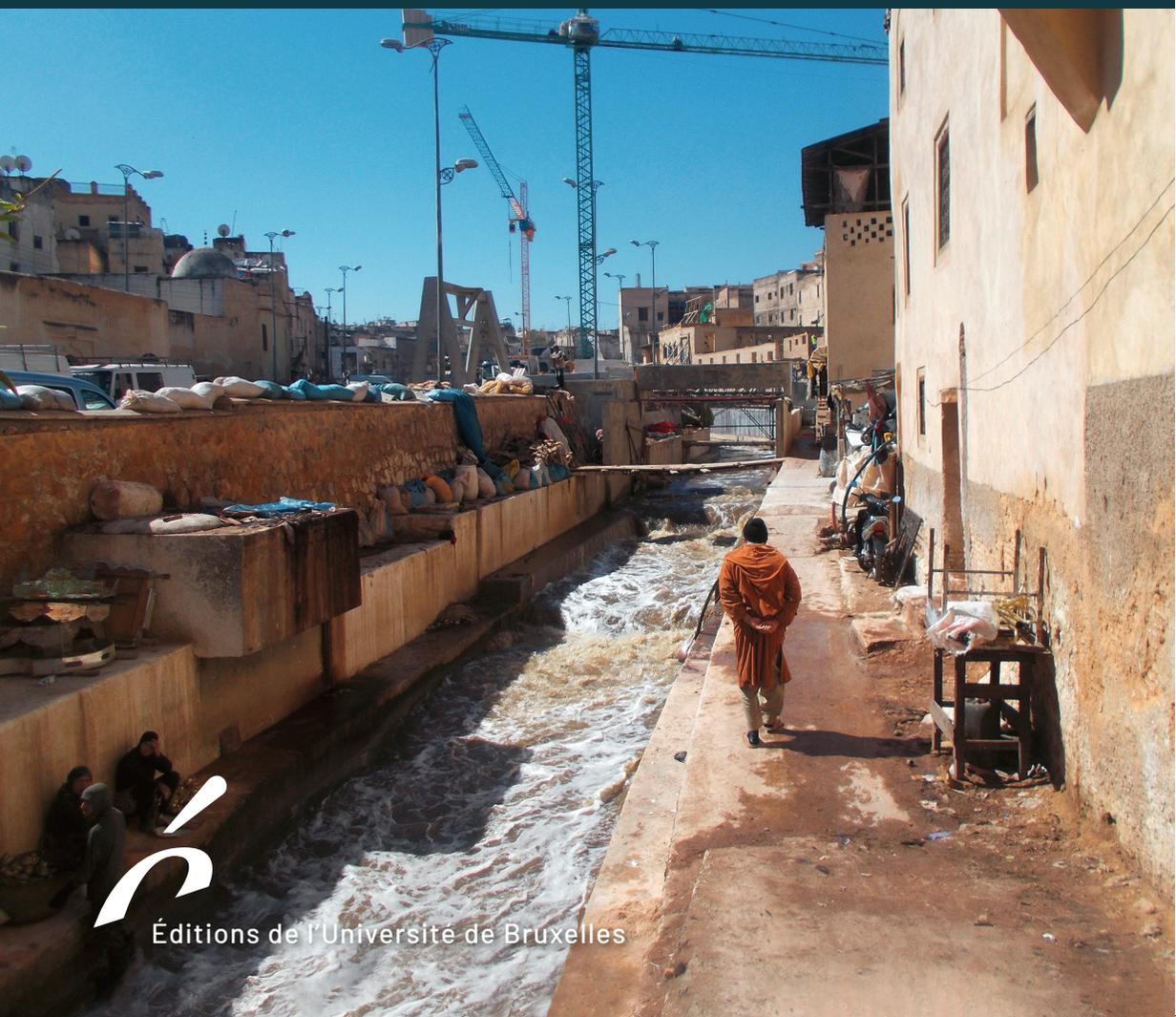


TERRITOIRES
ENVIRONNEMENT
SOCIÉTÉS

Exister et résister dans les marges urbaines

Villes du Bassin méditerranéen

Nora Semmoud & Pierre Signoles (dir.)



Éditions de l'Université de Bruxelles

TERRITOIRES ENVIRONNEMENT SOCIÉTÉS

La collection vise à rassembler des textes qui éclairent, sous un jour critique, les interactions entre les sociétés humaines, les espaces qu'elles s'approprient, aménagent et dont elles font usage, et l'environnement physique. Et ce, à l'heure où l'approfondissement de la crise environnementale et des polarisations sociales entraîne, à différentes échelles spatiales, une croissance des inégalités entre les territoires et au sein de ceux-ci.

Comment les modes de production et de consommation se reflètent-ils dans la fabrique des territoires mais aussi dans les inégalités d'exposition aux aléas environnementaux ou à l'accès aux ressources ? Comment les rapports de force politique se répercutent-ils sur l'aménagement du territoire et les régulations environnementales ? À travers quels processus les dérèglements climatiques se répercutent-ils sur les territoires et les populations qui y évoluent ? Autant de questions auxquelles la collection entend apporter des réponses fondées sur des analyses empiriques, menées autant à l'échelle locale qu'au niveau global, en adoptant tantôt une approche historique ou généalogique, tantôt une vision prospective.

Exister et résister dans les marges urbaines

Villes du Bassin méditerranéen

Photographie de couverture:

Nihad El Bari (13 ans), Collège Allal Ben Abdallah (Blida),
atelier geo-photographique, Fès 2015.

*Travaux de réaménagement de la place Lalla Yeddouna
et de dépollution de l'oued, à Fès (Maroc).*

Ce livre a fait l'objet de l'évaluation par les pairs.

Sélection et édition © Nora Semmoud, Pierre Signoles

Les chapitres © les auteurs et rédacteurs respectifs

Ce livre est publié sous licence CC-BY-NC-ND 4.0



Cette licence autorise le partage et la redistribution de l'œuvre,
à des fins personnelles et non commerciales, tant qu'elle est
diffusée sans modification et dans son intégralité, avec attribution
des auteurs et de l'éditeur: N. Semmoud, P. Signoles (dir),
Exister et résister dans les marges, Éditions de l'Université de
Bruxelles, 2020. (CC-BY-NC-ND 4.0).

ISBN 978-2-8004-1749-3 (print)

eISBN 978-2-8004-1750-9 (pdf)

ISSN 2506-6722

D2020/171/16

© 2020 by Éditions de l'Université de Bruxelles

Avenue Paul Héger 26

1000 Bruxelles (Belgique)

editions@ulb.be

www.editions-ulb.be

Imprimé en Belgique

Exister et résister dans les marges urbaines

Villes du Bassin méditerranéen

Directeurs de la publication :
Nora Semmoud & Pierre Signoles

Auteurs :
Raffaele Cattedra, Gülçin Erdi, Bénédicte Florin,
M'hammed Idrissi Janati, Aziz Iraki, Olivier Legros,
Fabrizio Maccaglia, Anna Madoeuf, Maurizio Memoli,
Madani Safar Zitoun, Roman Stadnicki & Florence Troin

Responsable éditoriale et cartographie :
Florence Troin



Sant'Elia (Cagliari) vu par ses femmes : *ima*®ges et discours à partir d'une recherche visuelle

Par M. Memoli*

Nous avons effectué, dans ce paragraphe, un double choix : celui de privilégier les représentations des femmes – certaines d'entre elles tout au moins – qui vivent dans un quartier de Cagliari qui en constitue une marge avérée, tant pour ses habitants que pour les autres citadins ; et celui de mobiliser des méthodes d'investigation visuelle et par multimédia. Adopter cette dernière démarche s'avère indispensable dès lors que l'on veut donner plus de profondeur à l'observation de l'espace social – et de l'espace urbain en particulier –, car elle permet d'accorder une plus grande attention aux expressions de la sensibilité, des émotions, autrement dit aux sentiments les plus personnels, les plus intimes. Ce choix correspond aussi à notre volonté de donner toute leur place aux représentations des plus faibles, de ceux qui sont à la marge ou socialement exclus – ou considérés comme tels –, parce que, avec les techniques modernes, la production d'images photographiques ou de vidéos est devenue un acte simple n'imposant plus (ou peu) un filtre entre l'opérateur et ce qu'il observe. La démarche s'inscrit ainsi comme une façon, parmi toutes celles qui en composent une foule irrépressible et chaotique, *de dire et dédire la ville* (Langshaw, 1962) – une expression qui nous a servi de titre pour l'ensemble du chapitre 1 de cet ouvrage.

Nous partons de l'idée, que nous reprenons d'H. Lefebvre (1993), selon laquelle la construction-production-recueil d'une observation de la ville élaborée au moyen et à partir d'images vise à l'émergence d'un flux d'informations synthétiques qui, agissant aux dépens de leur qualité objective même, alimente des interprétations objectivantes de conscience des choses par essence subjectives. Pour H. Lefebvre : « L'image est acte » (*ibid.*, p. 331). En quelque sorte, la méthode que nous avons adoptée vise, au moins en principe, à « enrichir » la (présumée) scientificité objective des sciences sociales en la faisant évoluer vers une forme de savoir constitué de « points de vue », de corps, de relations, d'espaces, de subjectivité, etc., de telle sorte qu'elle soit en mesure de mieux intégrer, à la « vérité des faits », la géographie des émotions (Guinard et Tratnjek, 2016).

L'utilisation de cette méthode ne s'effectue toutefois pas sans difficultés, car elle interpelle le chercheur ne serait-ce que parce que l'utilisation d'un canal visuel lui impose de répondre à une série de questions qui ont un effet de retour sur sa recherche elle-même ; à savoir qu'elle agit sur le rôle, la présence et la faculté du chercheur à s'inscrire dans les normes académiques. N'oublions pas, en effet, que l'observation est « une pratique sociale avant d'être une méthode scientifique » (Arborio et Fournier, 1999, p. 5-6), permettant au chercheur d'adopter une position distante ou bien active, voire participante, selon son degré d'implication dans l'espace observé – et la société qui l'occupe.

Dans la production d'images et de vidéos, trois éléments sont fondamentaux – de notre point de vue : les habitants et les chercheurs sont placés au centre du processus de description visuelle de l'espace ; le choix de l'espace à photographier ou filmer est défini

* Ce texte a été, dans sa version originale, rédigé en italien. La traduction française a été assurée par V. Gerbe, que nous tenons sincèrement à remercier pour sa patience et la qualité de son travail.

Figure 1.5 Ville de Cagliari et quartier de Sant’Elia
 Pour Sant’Elia: dates d’édification des différents ensembles d’habitat public



Source : R. Cattedra & M. Memoli, 2014. Cartographie : Fl. Troin • CITERES 2020.

également sur la base de l’impact émotionnel qui se met en place entre observateur et observé ; l’habitant (après une brève formation technique), sur la base des données les plus quantitatives (ou les plus fortes), choisit de manière libre sur quel espace (ou quel fragment de cet espace) investir son attention narrative.

*Observer en marge: Sant’Elia, Cagliari*⁵⁰

Situé entre les versants du col de Sant’Ignazio, à l’est, et la mer, au sud et à l’ouest, entouré de camps militaires et de casernes, séparé du reste du tissu urbain au nord-ouest par des infrastructures publiques imposantes et, au nord, par une voie rapide, le quartier Sant’Elia de Cagliari compte à peine deux voies d’accès et sa séparation physique du reste de la ville est la cause évidente, tout autant que déterminante, de la conscience que ses habitants ont de se trouver en marge de la ville (Piras, 2001). Mais Sant’Elia n’est pas seulement en marge socialement et géographiquement ; le quartier se caractérise également par la singulière composition de son cadre qui mêle la douceur romantique du Borgo Vecchio aux formes équilibrées et modernes des immeubles de béton qui le jouxtent – et dont beaucoup sont bien dégradés –, à la luminosité de la mer et à la somnolence paisible du mont qui le borde [Figure 1.5].

Sant’Elia est le cadre de la vie quotidienne d’habitants constituant une communauté ; il joue de ce fait un rôle intégrateur, parce qu’il contribue à diluer et à rendre plus supportables les difficultés générées par un contexte économique et social qui se manifeste par un

⁵⁰ Ne pouvant résumer en ces pages l’histoire et la géographie du quartier, nous renvoyons à Cattedra et Memoli (2014).

taux de chômage élevé, des délits de toutes sortes, un bas niveau de scolarisation, etc. Que ce soit en bien ou en mal, Sant’Elia est un espace emblématique, conflictuel et contrasté, synthèse de la matrice populaire, et s’appuyant sur la beauté d’une nature urbaine ; c’est l’espace symbole de la dureté rigide de ses grands immeubles en béton armé, qui n’efface pas la familiarité polie d’une urbanité du temps jadis, qu’incarne le Borgo Vecchio ; c’est le lieu d’émergence de la fracture intangible entre la vie quotidienne de la société citadine et la complexité des politiques sociales et urbaines (Foucault, 1966).

Notre travail à Sant’Elia a commencé en 2013 dans le cadre d’un projet de recherche de grande envergure⁵¹ ayant un double objectif : en premier lieu enquêter sur les représentations et les narrations des habitants des quartiers dits « marginaux » de cette ville méditerranéenne qu’est Cagliari ; et, dans le même mouvement, promouvoir un processus d’action/réaction entre chercheurs et habitants, destiné à la production de nouvelles formes de narration de l’espace, rendue possible par le recours, notamment, à des outils de production de matériaux visuels et multimédias durant le travail de terrain (Hurdley et Dicks, 2011). La marginalité – vue à travers les mots et les actions des habitants de Sant’Elia, en particulier les femmes de l’association Sant’Elia Viva⁵² – nous est apparue comme une condition labile, pas toujours effectivement ressentie comme telle, que les résidents s’approprient et remodelent chacun à sa façon (Cullen et Pretes, 2000), et qui se distingue fortement de l’image statique et monolithique attribuée au quartier de l’extérieur. Les nombreux sens que l’expérience de la marge recèle à travers les pratiques et les représentations de ses habitants nous ont conduits à mettre en discussion, à la fin du parcours de recherche, le concept même de marge (Lancione, 2016). Partant de l’hypothèse fondatrice du programme ANR Marges, selon laquelle la marge procède d’une représentation/désignation des acteurs dominants, nous nous sommes posé les questions suivantes : Sant’Elia est-il un quartier en marge ? L’est-il en tous moments et dans quels domaines ? Sant’Elia est-il et peut-il être autre chose ? Et si oui, quoi d’autre ?

Pour parvenir à faire ressortir l’expérience subjective et quotidienne du fait d’habiter un « quartier marginal », notre travail a été organisé en plusieurs étapes et a mobilisé des méthodes et outils d’enquête divers selon les différentes phases du travail sur le terrain. Aux classiques questionnaires semi-ouverts qui ont été soumis aux habitants (mars-juin 2014), nous avons adjoint des méthodes expérimentales de type visuel, lors d’un atelier photographique (juillet-octobre 2014) et d’un atelier de « narration urbaine » (avril-juin 2015). L’utilisation des méthodes visuelles a permis d’étendre les possibilités offertes par la recherche empirique de type conventionnel, en produisant des informations inédites⁵³ (Harper, 2002). En utilisant de manière complémentaire ces différentes méthodes, nous avons mis en œuvre l’un des principes caractéristiques de la *Non Representational Theory* (Thrift, 2008), à savoir que nous n’avons eu aucune prétention de représentativité, laquelle fait toujours courir le risque de codifier et d’emprisonner la réalité dans des cadres fermés et stables (de l’espace, des lieux, des pratiques, etc.) – des cadres normatifs, en quelque sorte.

⁵¹ Intitulé *Giustizia spaziale e sistemi territoriali mediterranei. Politiche urbane, pratiche sociali, mobilità*, ce projet de recherche est financé par la Région Sardaigne/Loi 7. Coordiné par M. Memoli, il a été mené conjointement au programme ANR Marges ; voir Aru, Jampaglia, Memoli et Puttilli (2018).

⁵² Voir l’adresse en fin de chapitre.

⁵³ Par exemple sur les composantes émotionnelles et affectives qui lient les personnes aux lieux (Bochet et Racine, 2002).

La recherche s'est donc déroulée en deux grandes phases. La première (mars et juin 2014) a consisté à soumettre les questionnaires semi-ouverts aux habitants du quartier, occasion d'échanger avec eux, puis, au vu des premiers dépouillements, d'en établir une version susceptible de mieux réunir les éléments exprimant leur relation émotionnelle avec Sant'Elia. Dans un second temps, nous avons constitué un atelier photographique, avec des femmes volontaires qui, après avoir acquis le maniement des appareils, ont réalisé des prises de vue du quartier, qu'elles ont partagé et discuté en groupe. Il leur avait été demandé d'essayer de saisir, à travers les clichés qu'elles réaliseraient elles-mêmes, l'essence du quartier, la partie qu'elles préfèrent et celle qui leur déplaît.

Tout au long de cette recherche, la principale difficulté à laquelle nous avons été confrontés a été de savoir comment analyser le matériel photographique ainsi constitué au cours d'un processus de production de ces significations partagées des images, élaboré en atelier. Il n'existe à ce problème aucune solution évidente. Notre choix s'est porté sur l'hybridation de différentes modalités d'interprétation, l'essentiel à nos yeux étant de parvenir à conserver ensemble – surtout – la signification attribuée aux images par les auteures elles-mêmes, à savoir celle donnée suite à l'échange collectif dans l'atelier et celle que nous, chercheurs, attribuons aux photographies produites.

Parcours visuels et représentations féminines de l'espace de Sant'Elia

Au terme du processus, beaucoup de parcours visuels « faisant sens » ont été identifiés. Ils nous ont permis, surtout par la dimension émotionnelle qu'ils expriment (par les mots figurant dans les questionnaires ainsi que dans les photographies – par exemple au travers de leurs couleurs), d'identifier et de circonscrire les traits principaux et transversaux de la représentation de l'espace de Sant'Elia. Nous en avons sélectionné trois que nous présentons de manière résumée dans les lignes qui suivent⁵⁴ : l'association mer/bleu ; la condition d'abandon ; le bourg.

La mer/le bleu

Le mot *mer* et son correspondant chromatique (*bleu*, mais également *bleu azur* et *bleu ciel*) forment le noyau des significations et émotions les plus citées dans les réponses aux questionnaires et par les participantes aux ateliers. Pour ceux qui vivent dans le quartier, Sant'Elia est la mer et sa couleur est bleue. La mer ne constitue pas une frontière ou une limite, mais plutôt un prolongement du quartier, comme si elle formait au-delà de lui une extension naturelle, une partie intégrante parce que praticable et importante du point de vue du vécu. C'est un état de fait qui concerne tout le quartier et qui ressort donc clairement des photos du paysage (prises depuis l'extérieur et de loin) comme *Panorama de Sant'Elia Nuova* [Figures 1.6 et 1.7].

J'aime trop ce quartier. C'est-à-dire que, moi, je me réveille le matin et, devant moi, il y a la mer. Je ne vois pas pourquoi je devrais m'en aller... Pourquoi? Parce qu'il y a quatre ou cinq délinquants ou encore ces fous qui roulent à toute allure? Il y en a partout. [...] Donc pour moi, à l'extérieur de la fenêtre, il y a : la mer! (D.L.)

⁵⁴ Pour une présentation plus conséquente, voir Aru, Memoli et Puttilli (2015, 2016, 2017).

Figures 1.6 et 1.7 Panoramas de et depuis Sant'Elia Nuova (Cagliari)

Cliché: R.F.



Cliché: R.S.

Non seulement le quartier se projette et se prolonge dans la mer (et dans le bleu et l'immensité du ciel), mais il émerge simultanément par son caractère ramassé, son isolement et sa différence par rapport au reste de la ville. Le bleu de la mer crée un contraste qui adoucit le gris des grands immeubles, qualifiés de symboles de l'abandon et de la marginalité de Sant'Elia, comme nous le verrons un peu plus loin. Grâce au caractère esthétique de la mer, les clichés apparaissent d'une beauté certaine qui cache partiellement le quartier et ses problèmes, le rendant attrayant et agréable. Les habitations et les constructions finissent par se fondre, cachées, exclues du regard de l'objectif, semblant comme « diluées », « atténuées » dans la mer.

Si tout était beau comme ce qu'il y a au loin, ce serait parfait, pour moi. (D.C.)

[Le paysage] me plaît vraiment beaucoup, [avec] les petits bateaux et j'aime bien le cadre en soi. Il me plaît bien à cause de la transparence de l'eau. [J'aime] le fond... il est trop beau, ce paysage. Regarde, si tu observes bien, il y a le pont et, au-dessus, les immeubles. De loin ils sont beaux, sur cette photo ils sont beaux. J'aime tellement les couleurs... Ça aussi, c'est Sant'Elia. (R.F.)

Bien d'autres photos, notamment celles donnant à voir le petit port et les barques des pêcheurs, renforcent cette prégnance de la mer, qui est aussi – et a été plus encore – un moyen de subsistance et une ressource économique tout autant qu'un élément fondateur de l'identité du quartier.

Le sentiment d'abandon

La présence indiscutable, au niveau chromatique, du gris – celui du ciment des rues et des immeubles du *Borgo Nuovo* – réfère, dans les questionnaires comme aux yeux des auteures des clichés, au thème de l'abandon. Si on le compare au reste de la ville et même au *Borgo Vecchio* évoqué précédemment, le périmètre des *palazzoni*⁵⁵,

⁵⁵ Littéralement « grands bâtiments » ; le terme est utilisé dans le sens de « grand ensemble » ; l'expression véhicule une connotation négative.

Figure 1.8 «Grand ensemble en mouvement» (*Palazzoni in movimento*) à Sant'Elia (Cagliari)



Cliché: C.S.

facilement reconnaissable d'un point de vue architectural, est emblématique de l'état de dégradation de tout le quartier, aussi bien du point de vue physique que social, les deux aspects étant des composantes d'une «différence» vécue et expérimentée quotidiennement par les habitants de Sant'Elia.

Les dimensions mêmes des *palazzoni* imposent de la méfiance et un certain détachement. Pour les saisir dans toute leur hauteur par un seul cliché, il a fallu opérer avec un recul de perspective. La photographie représentant le «Grand ensemble en mouvement» [Figure 1.8] est, elle-même, en mouvement: le regard de l'auteure ne s'arrête pas, mais passe et se tient à distance, comme si la photo avait été prise avec un appareil disposé sur la route qui longe les immeubles. Semblant presque ne pas vouloir s'arrêter, ou ne pas pouvoir s'arrêter dans ce lieu méconnu et inhospitalier, l'incertitude de la prise de vue se fonde dans les lueurs des fenêtres éclairées qui, quant à elles, reflètent la vie quotidienne, d'où il émane un sentiment d'appartenance à la communauté du quartier (Lefebvre, 2000 [1974]).

Le bourg, une accroche identitaire

Dans les images, la distinction symbolique entre *Borgo Vecchio* et *Borgo Nuovo* [Figure 1.7] est plus marquée que dans la réalité. Si la vie sociale (pratiques, rencontres, fréquentations, etc.) se déroule principalement au sein de chacun des deux noyaux, les frontières sont poreuses de telle sorte que leur franchissement est fréquent, dans un sens ou dans un autre, rendant possible un certain niveau d'entremêlement des habitants.

Ainsi, si les photographies des grands ensembles transmettent immédiatement un sentiment de mal-être, certaines vues du *Borgo Vecchio* véhiculent un sentiment de

Figure 1.9 « Crème fouettée »
(*Panna montata*) à Sant’Elia (Cagliari)



Cliché : R.F.

Figure 1.10 « Le fantôme du quartier »
(*Il fantasma del quartiere*) à Sant’Elia (Cagliari)



Cliché : R.F.

tranquillité. C’est le cas de la photo nommée « Crème fouettée » [Figure 1.9], où l’auteur met en valeur la couleur blanche des nuages (prenant le sens d’étendue, avec une dimension de quiétude) et deux objets symboliques : le clocher de l’église et le « château », nom utilisé pour désigner les ruines du fort de Saint-Ignace sur la colline qui surplombe le quartier. La représentation du bourg s’effectue souvent par des rappels symboliques de prétendues « identité » et « authenticité » qui seraient siennes, où les couleurs (l’ocre-jaune de l’église et des maisons), la luminosité des images et la proximité entre sujet et objet nous mènent à l’intérieur du bourg et de ses lieux les plus représentatifs. Le Borgo Vecchio, espace originel et d’appartenance, est aussi l’espace-orgueil duquel l’association Sant’Elia Viva tire sa force et sa cohésion. Quelques clichés réalisés semblent en témoigner, mais une prise de vue intitulée « Le fantôme du quartier » [Figure 1.10], en rend compte selon des effets particuliers : un feu écarlate – symbole de la passion dans les questionnaires – prend les formes d’une danseuse parmi les maisons du bourg, sur les murs desquelles est écrit un « Je t’aime » emblématique.

L’atelier de narration urbaine : « Moi, je viens de Sant’Elia »

À l’issue de l’atelier de photographie, ces mêmes femmes de l’association Sant’Elia Viva ont demandé à continuer ce type de travail et d’échanges, et c’est ainsi qu’il a été décidé de démarrer une troisième phase du projet, toujours aussi expérimentale et audiovisuelle : un atelier participatif de « narration urbaine »⁵⁶. Sept femmes y ont participé, dont trois déjà impliquées dans l’atelier de photographie. À la suite des séances d’atelier, dont la totalité des interventions, récits, conversations de groupe ont été enregistrés, a eu lieu une phase de discussion et de mise en place du projet, puis une campagne de prises de vue de plans du quartier (juin-août) et, enfin, une longue

⁵⁶ Atelier conduit par C. Jampaglia, B. Chiaravallotti et S. Aru, sous la direction de M. Memoli. Il s’est déroulé entre avril et juin 2015, période pendant laquelle dix rencontres ont été organisées les après-midi, chacune d’une durée de quatre heures.

phase de montage et de réalisation d'un véritable *webdoc*⁵⁷, pour lequel se sont investies activement six des sept participantes. Pendant les rencontres, chaque participante racontait une histoire personnelle en rapport avec un thème préalablement défini. Les thèmes choisis ont délibérément embrassé des domaines étendus, de façon à proposer un cadre non limitatif aux récits⁵⁸.

L'association Sant'Elia Viva: offrir aux femmes un espace d'action

L'association féminine Sant'Elia Viva est née en 2012 dans le but de revitaliser le quartier par des initiatives sociales et culturelles organisées « par le bas ». Particulièrement active dans le domaine du droit au logement, Sant'Elia Viva met en place des actions collectives, alternant des formes de protestation plus ou moins « musclées » (comme des manifestations et des *sit-in*, jusqu'à l'empêchement de l'exécution des expulsions) et des sollicitations formulées auprès des institutions, collectivités locales et AREA⁵⁹, pour l'ouverture de négociations se rapportant aux principaux problèmes du quartier (comme le travail et le logement). En fait, plus que d'ambitionner de revitaliser le quartier, l'association œuvre pour créer de plus grands espaces d'action féminine afin d'accroître la visibilité des femmes du et dans le quartier. Dans une société qui est décrite comme (et est) fortement machiste, où les femmes sont souvent reléguées à l'univers domestique et totalement dépendantes sur le plan économique (surtout les plus jeunes, parfois déjà mères), la naissance et la visibilité croissante, à l'intérieur et à l'extérieur du quartier, de Sant'Elia Viva représente un succès pour ses promotrices. La formation d'un groupe de participants composé exclusivement de femmes, avec une forte cohésion et très actif, a fait l'objet d'une réflexion méthodologique sanctionnée par l'option de ne pas intégrer à l'échantillon d'autres éléments externes ou masculins.

L'émotion de la marge: mille et un fragments de Sant'Elia

Grâce à l'échange et à l'interaction entre les différentes personnes impliquées dans le projet, il a été possible d'accéder à « un autre » Sant'Elia, pas nécessairement en opposition avec la représentation traditionnelle du quartier, mais plus stratifié, plus idéal, plus nourri d'émotions, de perceptions, d'expériences et d'espérances personnelles. Un Sant'Elia d'une si grande richesse et diversité qu'il est difficile, tant pour ses habitants que pour nous-mêmes, d'en restituer l'épaisseur et la complexité.

Pour les habitants de Sant'Elia (ou, à tout le moins, pour les participantes à l'atelier narratif), le quartier constitue un « destin » duquel on ne peut se soustraire: si quelqu'un y est né, y habite depuis toujours ou si la personne y est arrivée parce que la vie l'a menée là, le lieu finit par lui coller à la peau et à faire partie d'elle, ce qui aboutit

⁵⁷ Il s'agit d'un film documentaire conçu et structuré pour un site web, comportant des modalités spécifiques d'interaction (séquences des vidéos à regarder, quel texte lire d'abord, quel contenu visiter, etc.).

⁵⁸ La première piste donnée a été: « Moi et les autres ». Les suivantes ont été décidées au fur et à mesure par les coordinateurs du projet, sur la base des impressions recueillies au sein du groupe. Pour aboutir à un enchaînement le plus collectif possible, chaque semaine, une participante de l'atelier devait regrouper et reformuler les histoires recueillies la semaine précédente. À partir des impressions de la narratrice, les éléments les plus marquants étaient discutés, ceux que les femmes elles-mêmes jugeaient utiles de mettre en évidence. Les principaux thèmes retenus ont été: « Les histoires des autres », « J'y suis allée et j'ai vu ... [l'ailleurs] », « Les changements du quartier », auxquels il faut ajouter un thème « libre » (au choix des participantes).

⁵⁹ L'Agenzia Regionale Edilizia Abitativa (Agence régionale du logement) s'occupe du patrimoine immobilier public de la Région autonome de Sardaigne.

à en faire un élément indissociable de soi. En cela, vivre dans ce quartier populaire est bien un signe de distinction, mais aussi, à l'instar de la plupart des quartiers de ce type, un lieu d'appartenance et d'identification (Wacquant, 2008). Être de Sant'Elia signifie donc d'avoir à faire avec tous ces éléments mis ensemble, d'avoir une identité faite de contrastes. De la même façon que l'on aime le quartier, que l'on en ressent ou en revendique l'appartenance, on le vit tout autant avec souffrance, on en ressent l'hostilité, on voudrait l'abandonner ou, tout au moins, avoir la possibilité de le faire. Chacune des participantes aux ateliers relate des histoires de solidarité, de beauté et d'harmonie du quartier, mais aussi de souffrance, de marginalisation, de stigmatisation, de conflits dont elles ont été plus ou moins directement les protagonistes.

Sant'Elia, espace d'exception et stigmaté

Au cours d'un entretien, C. répond à nos questions en occultant dans un premier temps qu'elle réside à Sant'Elia, comme d'ailleurs d'autres interviewées :

- *Et tu habites où ?*
- *Je suis cagliaritaine, dit-elle.*
- *Oui, mais dans quel quartier habites-tu ?*
- *À Sant'Elia.*

L'expérience du stigmaté social et spatial, liée au fait d'habiter à Sant'Elia, traverse tout le quartier ; elle touche tout le monde et est évoquée par tous ses habitants : hommes et femmes, jeunes et vieux, résidents de longue date et personnes récemment installées. À la question : « Dans quel domaine de votre vie le fait d'habiter à Sant'Elia a-t-il représenté un problème ? », 34 % des réponses ont mentionné « le domaine professionnel », suivi par la présence de « préjugés et discriminations » (24 %) ⁶⁰. La plupart des personnes contactées font part d'épisodes de méfiance et de discrimination subies du fait d'« être de Sant'Elia », qui peuvent même aller jusqu'à des cas d'exclusion véritable. La méfiance, la crainte (ou même la peur), les jugements négatifs, la suffisance sont des comportements récurrents dans la façon dont les personnes se sentent observées et jugées depuis l'extérieur (Del Pilar et Udasco, 2004). Ni la situation d'un épisode donné ni la personne qui s'est sentie pointée du doigt n'ont d'importance, ni même le fait qu'une discrimination particulière ait été perçue avec plus de force qu'elle n'aurait dû l'être. Ce qui est constant, ou partagé par la plupart, est que le marqueur de stigmatisation représente le *médiateur* ordinaire dans les rapports entre le quartier et l'environnement, entre l'intérieur et l'extérieur ; il est un trait constitutif de la construction du soi et de sa propre identité.

Au lycée, si on disait qu'on était de Sant'Elia, ils cherchaient à nous discriminer, à nous mettre à part, même si, à moi, ils m'ont toujours tous dit que je n'avais pas l'air de Sant'Elia, aussi bien pour l'apparence physique que pour la façon de faire et de parler. Je cherchais donc à éviter le plus possible de dire d'où je venais, les enseignants attachaient beaucoup d'importance à ce point ; malheureusement, j'ai trouvé beaucoup de personnes parmi les enseignants qui nous classaient dans des catégories. (D.)

⁶⁰ Les autres réponses se distribuent comme suit : 21 % des personnes ont cité des problèmes de « délinquance et insécurité », 14 % le « domaine social », 3 % la « mentalité fermée » et également 3 % « l'éducation des enfants ».

L'école (premier moment de contact avec d'autres milieux), justement, revient de façon récurrente dans les récits et les témoignages comme le lieu de « première rencontre » avec la discrimination qui, de fait, à l'âge scolaire, est intériorisée, acquise et (probablement) partagée au niveau social. C'est à l'école que l'on prend conscience que l'on est identifié comme « appartenant » au quartier et que cela représente un statut, une condition « moindre » dictée par sa supposée condition de dégradation.

Quand j'allais à l'école, les profs savaient que j'étais du quartier et ils ne me regardaient pas de la même manière que les autres; quand j'invitais les copains de classe, il était difficile qu'ils viennent parce que les parents ne les laissent pas; moi, je n'arrivais pas vraiment à comprendre ce qu'il y avait de mal [...]. Une fois l'école maternelle terminée, j'ai été [scolarisée] dans une école primaire dans le centre-ville de Cagliari, j'étais la seule fille de Sant'Elia et, à partir de ce moment-là, je me suis rendu compte que, quand je disais que j'étais de Sant'Elia, les personnes paniquaient un peu. (F.)

Du point de vue professionnel, être de Sant'Elia constitue un problème : parce que, dans le quartier, les occasions de trouver du travail sont peu nombreuses, mais surtout parce que, du moment où l'on sort du quartier, on est (ou on se sent) discriminé.

Même au travail, quand on m'a demandé de quel quartier j'étais, la réaction a presque été d'effroi. Et là, c'est comme si on devait se justifier, s'expliquer en disant qu'on est du côté des personnes tranquilles. Ma phrase habituelle est : « Je suis de Sant'Elia, mais je ne le fréquente pas ». (F.)

Pour certains, le préjugé représente un véritable signe de reconnaissance, un stigmate que l'on porte sur soi, même si on quitte le quartier, même pour partir très loin de Cagliari. Un jeune de Sant'Elia, prénommé S., engagé dans la Marine, raconte :

Le problème a surgi quand je suis entré dans la Marine. Là, j'ai connu des collègues de provenances diverses. Nombreux étaient ceux qui avaient circulé jusqu'à Cagliari même et, en ce cas, ils connaissaient Sant'Elia, ils savaient que le quartier avait été, par le passé, centre de trafic [de drogue]. Pour cette raison, en apprenant que j'y suis né et y ai grandi, beaucoup pensaient que je n'étais pas fréquentable. Mais ils se trompaient. (S.)

La perception de la stigmatisation renforce l'idée de vivre dans un monde « autre », un monde en soi, qui fonctionne avec d'autres règles et où prévalent d'autres normes. Cela renforce l'idée que, à Sant'Elia,

[il] est plus difficile de grandir. Ça a toujours été comme ça. C'est un monde à part. Je te raconte un épisode. J'étais dans le bus qui va à Sant'Elia, dans le 6, et les contrôleurs sont montés, comme cela se produit souvent en début de mois. Je n'avais pas de billet; après le premier instant de panique, j'ai pensé : « Bah! Je payerai l'amende ». En réalité, les contrôleurs, à peine montés, ont regardé autour d'eux et se sont dit : « Non, descends! Descends! On est sur le 6! », parce que tout le monde les avait déjà regardés de travers comme pour leur faire comprendre qu'ils n'avaient rien à y faire. (F.)

Lutte et amour à Sant'Elia

Lutte et amour. Lutte parce que nous avons tous lutté... Amour pour le Bourg, pour ne pas être expulsés de ce paradis. (R.)

Dans les récits qui relatent le passé du quartier, Sant'Elia apparaît comme étant un lieu de lutte et d'engagement politique. C'est en particulier l'époque de la « lutte pour le logement » des années 1960 et 1970 qui est évoquée comme étant le moment où le quartier s'est uni dans une mobilisation pour une cause commune. Cette histoire, désormais totalement oubliée dans le débat public (et, à plus forte raison, dans les affaires courantes de la politique actuelle), représente pour le quartier plus qu'une mémoire collective, un *munus* (Esposito, 1998), un devoir auquel associer une action concrète et qui se manifeste encore aujourd'hui par la disponibilité à s'occuper des autres et à les aider à résoudre leurs problèmes fondamentaux. La réévocation des années de lutte est un moteur pour la mobilisation et constitue un véritable pont entre le passé et le présent, par-delà les générations successives. Durant l'atelier de narration, c'est surtout R. qui rappelle, à plusieurs reprises, cette époque de la « lutte pour le logement », dans laquelle son père s'était impliqué, en tant que militant actif de la section locale du Parti communiste italien :

Même tous ceux du port se sont mobilisés avec des tentes et sont restés au moins trois semaines à camper... à dormir là-bas [en face de la mairie]. Ils ne s'en écartaient pour rien au monde. Quand les Carabiniers sont arrivés et qu'ils ont demandé les papiers... « Vous, qui êtes-vous ? Comment vous appelez-vous ? » Tous [répondaient] en cœur : « Comité du quartier, comité du quartier, comité du quartier ». Celle-là, elle était trop bonne !... Ils ne donnaient pas leur nom !

L'emphase du ton, les rappels continuels de l'unité des résidents, de leur solidarité avec les manifestants ainsi que les mobilisations qui s'exprimaient au-delà même de l'espace de Sant'Elia sont d'autant plus significatifs qu'ils évoquent des actes et des moments où les revendications émanant du quartier étaient reconnues sur la scène politique de la ville, où les résidents se sentaient appartenir à une cause commune, où ils ne se percevaient pas comme étant « à la marge ». La confrontation avec ce passé constitue un moteur de leur insatisfaction quant à leur situation présente.

Non, toi, tu ne peux pas comprendre ce que c'était que la bourgade ! Nous y étions tous [...]. Nous étions une seule entité qui allait manifester devant la mairie, rue de Rome ! [...] Là, il n'y avait pas de couleurs, parce que c'était une chose que nous voulions tous, personne ne voulait partir du quartier. Là-bas, c'était comme quand on regarde un match de l'équipe italienne, n'est-ce pas ? Plus personne n'est de l'Inter, de l'AC Milan, mais on est tous italiens... Ici, ça s'est passé dans la bourgade, pour la lutte ! (R.)

Dans cette perspective, la véracité ou le réalisme de telles évocations ne semble pas important. Au contraire, justement dans la mesure où il est – supposément – romancé, le récit du passé de lutte de Sant'Elia assume aujourd'hui une fonction « inspiratrice », vouée à actualiser dans le présent ces mêmes passions qui avaient jadis éveillé la protestation : lutte et amour pour le quartier.

Droit à la ville : habiter avec le corps et les émotions

Ce que je ne partage pas, c'est le comportement de l'Administration [pour l'attribution des logements], parce que si ces maisons sont vides et qu'ils disent que, derrière, il y a ceux à qui elles sont attribuées, attribuez-les, ne les laissez pas vides ! Il est normal qu'avec le besoin pressant de logements qu'il y a, elles finissent par être occupées. Et, donc, nous soutenons les personnes, même si elles squattent, une fois que tu les expulses, tu ne peux pas les jeter à la rue. (R.)

Selon les cas, les manifestations publiques, qu'elles aient pour objet de revendiquer le droit à un logement décent ou qu'elles accompagnent les luttes contre les expulsions, se déroulent dans le quartier ou bien devant le siège des collectivités concernées par la question du logement : la mairie et la Région.

C'est la guerre ! Pour la dignité de la personne. C'est cela la lutte, ce qui nous intéresse, la dignité du logement, la qualité de vie. Ce sont des droits qui nous appartiennent et nous voulons qu'ils soient respectés ! (R.)

En sortant du quartier et en conquérant la scène de la ville même, la mobilisation occupe symboliquement et physiquement les lieux du pouvoir public, et revêt une visibilité médiatique, ainsi que la force nécessaire pour porter au grand jour les revendications des habitants de Sant'Elia (Memoli, 2011 ; Sierra et Tadié, 2008). Dans ces batailles, le facteur de rassemblement et de mobilisation, au-delà des cas particuliers isolés, est en effet, prioritairement, l'idée d'un « droit à habiter à Sant'Elia », lequel droit recouvre de nombreux aspects : le problème n'est effectivement pas toujours exclusivement lié au droit au logement en soi, mais plutôt au droit d'habiter (de rester) à Sant'Elia, afin de ne pas perdre les réseaux de solidarité familiaux et de voisinage en étant déplacé (et relogé) ailleurs. D'une manière plus générale, la revendication porte sur le droit de ne pas être éloigné du quartier parce qu'il y a *appartenance* à ce quartier, le droit de rester dans sa propre vie quotidienne par-delà la légitimité juridique de la décision d'évacuer son logement (Harvey, 2015). La protestation, enfin, représente, en toile de fond, une demande de redéfinition de la relation entre Sant'Elia et le reste de la ville ; elle porte ainsi une critique de ce qui a produit la marginalité du quartier, tant du point de vue spatial que, plus fondamentalement encore, symbolique.

Dans les blocus, dans les manifestations, dans les squats, dans les *sit-in*, mais aussi dans les participations aux ateliers (parmi lesquels ceux organisés pour notre recherche), aux débats, aux entretiens, aux fêtes et autres événements culturels, les femmes de Sant'Elia mettent en jeu leur propre corps au travers de leur engagement physique, ainsi que leurs propres émotions.

Moi, je me suis mis un cadenas... puis j'ai passé les chaînes aux autres. Bref, avec l'arrivée des forces de l'ordre, il y avait ceux qui tiraient d'un côté, ceux qui tiraient de l'autre, et cette chose me déchirait les reins en deux ! Alors nous n'arrivions plus à trouver la clé du cadenas. Les hurlements ! Mais je ne te raconte pas, par moments, j'en perdais connaissance de douleur ! D'ailleurs, j'ai dit : « Plus jamais avec une chaîne ! » (P.)

Quand tu te trouves au milieu d'une telle situation [une manifestation contre une expulsion], tu te sens intérieurement agitée, le cœur bat, tous ensemble... Tu vois arriver les forces de l'ordre... Mais même si tu as peur et tout, à la fin c'est toujours nous qui gagnons, parce que l'union fait la force. (P.)

Le fait de s'exposer directement, physiquement et émotionnellement, confère un sens profond à la participation, qui va au-delà des objectifs concrets de chaque initiative et témoigne des raisons de plus grande envergure liées aux revendications de droits sociaux et politiques. Il s'agit d'un sens qui trouve sa source au plus intime de soi, dans le domaine privé, et dans le fait de se sentir utile pour les autres; de faire quelque chose, même à petite échelle et même si elle est apparemment peu significative, pour le quartier. Et, ce faisant, de se sentir gratifié.

À chaque défaite, je parviens à réagir avec plus de mordant. Je ne me laisse pas décourager. Mais la chose la plus belle et la plus gratifiante, c'est quand je réussis à faire en sorte que les personnes tombent amoureuses de mon quartier, qu'elles soient fascinées par sa beauté; ça me comble, ça me remplit de joie, ça me donne vraiment la force de pouvoir dire que, si nous le voulons, si nous nous unissons, avec l'aide des autres, les choses peuvent changer [...]. Si j'arrive, à mon petit niveau, à faire quelque chose pour les autres, cela me fait me sentir satisfaite et alors ça me procure vraiment un sentiment de bien-être. (Entretien avec R.)

La spatialité de collégiens des marges de Fès à travers leurs récits photogéographiques

Par M. Idrissi Janati, R. Cattedra, M. Puttilli et R. Giua

Pour poursuivre notre réflexion sur l'image de la marge, nous avons choisi de porter notre attention sur les représentations et les récits des habitants des quartiers de Fès considérés comme des marges et où avaient été engagées des opérations d'urbanisme ayant de fortes répercussions territoriales, affectant en conséquence les espaces de vie des résidents. Nous visons ainsi à illustrer la perception symbolique de la marge de ceux qui y vivent. Dans ce but, nous avons opté pour l'identification, puis l'interprétation de cette perception à travers les autoreprésentations des jeunes, par le biais de leurs propres photographies. Ce travail a été conduit dans le cadre d'ateliers expérimentaux organisés au sein de deux collèges de Fès⁶¹. Notre choix s'est porté sur les jeunes de 12 à 15 ans, car ils sont rarement représentés parmi les interviewés de nos enquêtes. Notre démarche a consisté à observer comment deux groupes de jeunes scolarisés dans ces établissements percevaient les transformations « en actes » de leurs quartiers respectifs dans leur vie quotidienne et au travers de leurs émotions. Bien évidemment, nous n'avons pas considéré les photos qu'ils réalisaient comme de

⁶¹ L'équipe de travail était composée de M. Idrissi Janati, R. Giua (photographe), R. Cattedra, M. Puttilli (Univ. Cagliari, puis après 2015 Univ. Florence) et L. Lachkar (en 2015, doctorante en géographie à l'Univ. Rabat).